

BARBARA LABUDA  
Wrocław

## LA LIBERTE DANS L'UNIVERS ROMANESQUE D'ANDRE MALRAUX

L'opinion selon laquelle chaque oeuvre littéraire peut s'interpréter comme un acte idéologique semble posséder aujourd'hui un droit de cité sinon incontestable, du moins suffisamment solide pour que cela nous dispense de discuter la légitimité de la démarche critique qu'elle inspire<sup>1</sup>. Remarquons cependant que cette démarche s'applique non seulement aux écrivains dont toute la production constitue un acte explicite et manifeste d'autodétermination idéologique, mais aussi, aux écrivains qui, par mépris ou fatigue, évitent d'être confrontés aux questions de leur temps et cherchent à s'évader dans un ailleurs imaginaire.

André Malraux semble appartenir plutôt à cette première catégorie d'écrivains. On pourrait certes hésiter si c'est dans tous ses textes qu'on trouvera une réponse directe à l'appel de l'actualité — rappelons ici ses écrits de jeunesse. Mais il est certain qu'avec les romans du «cycle oriental»: *Les Conquérants*, *La Voie royale* et *La Condition humaine* — écrivain déjà mûr et connu — Malraux s'engage ouvertement dans la problématique sociale, politique et morale de sa génération.

Sur le plan idéologique, c'est par la notion de l'absurde que son oeuvre se rattache aux oeuvres du bon nombre de ses contemporains. Cette notion intervient sur deux niveaux simultanément. Elle appartient d'abord au domaine du vécu, et désigne alors un ensemble complexe des attitudes intellectuelles et affectives, communes à une génération, ou plus précisément à une frange d'hommes appartenant à cette génération qui avait dû passer par l'expérience de la première guerre mondiale et, dix ans plus tard, par l'expérience de la grande crise économique qui a secoué le monde bourgeois au début des années trente. Pour avoir non seule-

<sup>1</sup> Cf. à ce sujet: J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature*, Paris 1948; L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Paris 1964; *Littérature et idéologie*. Colloque de Cluny II, 1970, no special 39 bis; H. Markiewicz, *Ideologia w dziele literackim (Idéologie dans l'oeuvre littéraire)*. Communication au Colloque Méthodologique des polonais, Varsovie, novembre 1974 (xéroxé).

ment vécu, mais également, pensé ce genre d'expérience, ils sont arrivés à percevoir le monde ambiant sous les couleurs de l'absurde. Au niveau du vécu le sentiment de l'absurde jouait comme ressort des comportements réels: le récit qu'a fait Breton de la vie de Jacques Vaché en constitue le témoignage frappant.

Mais cette notion de l'absurde appartient aussi au domaine littéraire. Elle se trouve dans bon nombre d'oeuvres, romans surtout, et intervient alors comme principe organisateur de l'univers fictif construit par l'écrivain. D'abord principe, pour ainsi dire, sous-jacent et jouant dans les limites de la fiction romanesque comme, par exemple, chez un Céline ou un Martin du Gard, ensuite clairement articulé et occupant une place centrale chez Sartre, et plus tard, chez Camus. C'est au nom de cette notion que l'écrivain pose dans son oeuvre un monde indifférent, voire hostile, et un protagoniste seul qui, face à ce monde, prend le chemin de l'acceptation résignée ou de la révolte héroïque, mais qui est conscient de ce qu'aucune instance transcendante ne garantit le sens de ses actes.

Entre Céline et Sartre, Malraux occupe une position médiane. Il appartient à ceux qui tentent de découvrir un sens aux destins humains plongés dans un univers absurde. Dans ses romans, l'écrivain soumet au jugement du lecteur tout un éventail non pas des «vies illustres» mais bien des biographies modèles au sens pédagogique du terme, qui constituent autant de réponses variées et individuelles à l'absence initiale de sens qui caractérise l'existence humaine. C'est grâce à cela sans doute que plusieurs critiques ont voulu identifier sa création romanesque à une quête d'un nouvel humanisme<sup>2</sup>. Chez Malraux, cette quête se situe avant tout sur le plan moral: l'écrivain fait appel aux valeurs morales propres à la tradition humaniste du monde occidental, qu'il tente ensuite de vérifier au sein de la fiction romanesque afin d'en dégager un noyau de valeurs authentiques et durables. Pourtant, dans cette entreprise de vérification systématique on peut constater une lacune surprenante. Malraux semble oublier une des valeurs essentielles à la tradition occidentale — il s'agit de la liberté. Cette lacune est d'autant plus étonnante que la question de la liberté était fondamentale pour toute la production littéraire entre deux guerres.

Le silence de l'écrivain à ce sujet avait entraîné le silence de ses commentateurs. Même ceux parmi les critiques qui ont voulu reconstituer le cheminement de sa réflexion humaniste n'ont pas tenté de déterminer la place qu'occupe le problème de la liberté dans son univers romanesque. Nous tâcherons de le faire en nous limitant aux trois romans du cycle oriental. Ils forment un tout relativement fermé à tous les niveaux (forme romanesque, contenu idéologique) et constituent une étape marquante

<sup>2</sup> Cf. p.ex. J. Hoffmann, *L'Humanisme de Malraux*, Paris 1963.

dans la création littéraire de Malraux. Leur unité permet de les analyser ensemble<sup>3</sup>.

Le problème de la liberté n'est évoqué de manière explicite dans aucun des trois romans. Il n'est jamais thématiqué dans la parole du narrateur, ni non plus dans les propos échangés par les personnages. Le désir d'être libre se pose indirectement uniquement à travers les comportements de protagonistes dont il constitue une motivation non articulée dans le discours romanesque. Ainsi, en tant que valeur, la liberté n'est jamais énoncée mais seulement vécue. Autrement dit, ce sont les actes des personnages qui la disent et qui la situent par rapport aux autres valeurs vécues ou affirmées verbalement. Mais pour déterminer la place de la liberté dans l'univers romanesque de Malraux il ne suffit pas de la saisir en relation aux autres valeurs fonctionnant dans cet univers. Il faut les opposer toutes au destin, cette anti-valeur fondamentale, qui délimite le champ de leur manifestation.

Avec la catégorie du destin, qui précède celle de l'absurde sartrien ou camusien, nous touchons à une question clef de l'oeuvre de Malraux. C'est par le biais de cette question que nous aborderons celle de la liberté.

Chez Malraux, le destin se définit par deux aspects essentiels. Le premier, l'aspect biologique, c'est la mort avec toutes ses préfigurations comme la maladie et le vieillissement. Le deuxième, l'aspect métaphysique, c'est la solitude fatale de l'homme qui se manifeste sur plusieurs plans : absence de contact authentique entre un individu et la nature, entre un individu et le groupe social dont formellement il fait partie, et enfin, entre les individus en tant qu'êtres humains. L'existence de chaque être humain est limitée par les manifestations du destin, elle lui apparaît comme une nécessité ontologique inéluctable, source d'aliénation et d'angoisse.

Les héros de Malraux ne peuvent pas oublier qu'ils sont mortels. Chez eux, la conscience des limites temporelles de l'existence prend un caractère quasiment morbide et intervient dans toutes leurs conduites à la manière d'un facteur hautement destructif. Le cours irréversible de temps ouvre un domaine non pas de construction mais bien celui de la dégradation constante et irrémédiable. L'image que Perken, Claude ou Garbot se font du temps ressemble à celle qui fonctionne dans les utopies retrospectives où l'âge d'or est toujours situé dans un passé lointain et l'avenir n'apporte aucune promesse de progrès positif. Avec cette différence pourtant que dans leur existence individuelle ils n'ont jamais connu un âge heureux. Ainsi, leurs pensées se tournent vers le futur, mais avec les moments qui viennent et passent, la vie progresse vers la vieillesse et vers la mort.

---

<sup>3</sup> C'est pour ces raisons que les romans du cycle oriental ont été analysés ensemble par Goldmann, *op. cit.*, et par Hoffmann, *op. cit.*

Perken, le héros de *La Voie royale*, est tourmenté par la peur de la vieillesse et c'est chez lui une peur obsédante, plus forte même que celle de la mort biologique. Dans la sénilité il voit une espèce de mort psychologique: la vie s'arrête à une certaine étape pour devenir répétition mécanique de gestes, de mots inévitablement stériles et sans signification. Être mort c'est tomber dans le vide le plus complet alors que vieillir, être vieux, c'est vivre avec la conscience du vide de son existence — voilà pourquoi, à la limite, Perken choisirait plutôt la mort que la vieillesse. La maladie d'ailleurs provoque chez lui le même sentiment d'angoisse. Elle lui inflige la preuve de son impuissance et de son asservissement à l'égard des manifestations du destin. Esclave du destin, l'homme n'est pas libre devant la mort, devant la vieillesse et devant la maladie: il s'agit là des forces qui lui ôtent la possibilité de choisir et d'agir librement.

Les protagonistes du cycle oriental évoluent dans un univers (qu'il soit naturel ou culturel) qui leur semble étrange et impénétrable. Dans ses romans Malraux dresse un décor naturel, parfois imposant, mais ce décor ne se prête jamais à une conquête scientifique, technique ou affective; la nature demeure sinon hostile du moins indifférente aux efforts et aspirations des personnages. Pourtant l'homme doit vivre dans ce décor, et c'est semble-t-il à dessein que Malraux procède à une confrontation des deux ordres distincts: l'ordre naturel et l'ordre humain. Les tableaux somptueux de la jungle qui se trouvent dans *La Voie royale* lui permettent de montrer comment une végétation exubérante et puissante peut s'attaquer aux constructions humaines pour les entraîner dans la destruction et la pourriture. Pourtant, dans cette action dévastatrice de la jungle il ne faut pas chercher quoi que ce soit d'intentionnellement inhumain: en proliférant, la jungle obéit à ses propres lois qui n'ont rien à voir avec l'ordre humain.

Les mécanismes qui fonctionnent dans l'univers de la culture sont présentés d'après un modèle analogue de relations conflictuelles. Les sociétés et les civilisations non plus ne fournissent aux hommes un terrain d'entente. Au sein des sociétés le rapport conflictuel oppose l'individu à la collectivité et, de nouveau, nous avons affaire ici à deux ordres parallèles, parfois antagoniques: l'ordre collectif et l'ordre individuel. Cette discordance — cela dépend de son intensité — peut se manifester soit par le conflit ouvert, soit par l'absence de liens profonds entre l'individu et son milieu social. Dans l'univers romanesque de Malraux, elle prend un caractère fatal. Ainsi, nous voyons des personnages qui rompent avec la société occidentale dont les lois et les mœurs leur semblent inacceptables ou absurdes mais qui, arrivés en Orient, entrent en conflit avec le milieu local: avec l'administration française dans *La Voie royale*, avec le Parti Communiste Chinois dans *La Condition humaine*. L'impossibilité qu'éprouve l'individu de s'intégrer à la collectivité apparaît de manière

encore plus frappante dans le tableau du mouvement révolutionnaire chinois. Les militants de *La Condition humaine* et des *Conquérants* mènent un combat collectif mais, engagés dans ce combat, ni Tchen, ni Garine n'ont pu nouer de liens profonds et authentiques avec leurs camarades. Ils restent seuls et isolés car leur participation à la lutte obéit aux motivations différentes de celles qui animent les autres militants. Ces derniers représentent et défendent les aspirations de la collectivité auxquels Tchen et Garine ne peuvent pas s'identifier. Au fond, avec leurs camarades, ils n'ont pas d'ennemi commun. Ceux-là combattent l'ennemi de classe alors que les deux protagonistes luttent contre le destin et donc, paradoxalement, aussi contre cette solitude qu'ils vivent si douloureusement sans pouvoir y échapper.

Malraux insiste enfin sur la complexité, la difficulté, voire l'impossibilité de relations authentiques entre les individus. Lorsque deux êtres se rencontrent ils sont condamnés à vivre séparément même quand ils s'aiment. C'est ce dont se rend compte Kyo de *La Condition humaine* en pensant à sa vie conjugale. Malgré le caractère intime de leurs relations, chacun des époux garde en soi-même une partie de sa vie inconnue à l'autre. Leur amour ne devient jamais communion parfaite car ils manquent de moyens pour pénétrer vraiment la vie intérieure de l'autre. Ainsi, l'image qu'ils se font l'un de l'autre doit demeurer fatalement fautive car incomplète et fondée sur les apparences. Ils sont condamnés à rester seuls avec cette partie d'eux mêmes impénétrable pour l'autre.

Les personnages de Malraux découvrent donc que ni par l'amour, ni par l'action collective ils ne sont capables de rompre leur solitude. Tels qu'ils sont formés par l'écrivain, ils font figure d'atomes humains qui, parfois, se rencontrent, sans jamais communiquer vraiment et pleinement. En intervenant dans leur existence, les lois du destin tendent à en faire une existence absurde.

Mais les protagonistes du cycle oriental sont le contraire des héros passifs. Eux aussi, ils interviennent activement dans leur existence et par là marquent leur refus de se soumettre aux lois qui privent leur vie de sens. Conscients de ce qu'aucune instance transcendante ne peut le faire à leur place, ils essaient d'écarter la menace du néant et de donner une signification à leurs actes. Cette signification, ils croient la retrouver par l'action, qu'elle soit révolution ou aventure. En s'investissant dans une entreprise dont, à la limite, les fins leur sont indifférents mais qui met à l'enjeu leur vie, Garine, Perken, Claude tentent de se dresser contre les contraintes du destin; en s'exposant délibérément à la mort, à la maladie, à la torture, ils entendent jeter le défi au destin pour affirmer ainsi leur liberté à son égard. Autrement dit, pour les protagonistes du cycle oriental, être libre c'est inverser le rapport entre l'homme et le destin: au lieu de subir sa domination, il s'agit d'en dominer les manifestations. Et si, dans le combat contre le destin, la liberté se révèle comme

valeur suprême qui, en dernière instance, motive la conduite des héros de Malraux, elle fonctionne toujours comme motivation latente. Il en est ainsi, car elle possède le statut de valeur désirée et non pas de moyen de lutte. Pour maîtriser les lois du destin, il faut faire appel à la force en tant que valeur instrumentale. C'est dans cette perspective, croyons-nous, qu'il faut replacer la volonté de puissance qui anime presque tous les personnages de Malraux.

Cette volonté de puissance trouve son application d'abord sur le plan biologique, lorsque le héros veut prouver qu'il est capable de maîtriser les faiblesses de son corps. Elle se manifeste ensuite sur le plan psychologique, quand le héros cherche les preuves de sa force intérieure en transgressant les règles du jeu social — ce genre de transgression se dirige souvent contre ceux qui obéissent à ces règles.

A l'instar de Garbot, personnage hallucinant de *La Voie royale*, les protagonistes du cycle oriental provoquent délibérément la douleur physique pour se mesurer avec elle et la dominer. En s'exposant de manière voulue à la souffrance, ils soumettent un aspect du destin à leur libre arbitre. La provocation dirigée contre la condition humaine devient ainsi un acte de liberté. De liberté au sens double. Négatif d'abord, puisqu'à l'homme il permet d'échapper aux contraintes que lui impose son propre corps. Acte de liberté au sens positif, car il est manifestation en même temps que réalisation de la volonté d'aller jusqu'au bout de soi-même, jusqu'à la dernière limite de ses possibilités.

Garine, Perken et Ferral sont les types accomplis de personnages dont la volonté de puissance se réalise sur le plan psychologique. Pour Garine l'engagement dans la révolution est un moyen d'échapper à l'absurde de son existence. Impliqué dans un combat collectif il demeure étranger aux fins de l'action révolutionnaire, à la cause commune qui anime ses camarades. En tant que dirigeant et chef de propagande il dispose des moyens qui lui permettent de décider du sort des milliers d'hommes et c'est ainsi qu'il trouve la confirmation de sa puissance. Ferral cherche la preuve de sa force non seulement dans la vie professionnelle mais aussi dans l'activité sexuelle. De l'érotisme il fait un moyen de domination sur l'autrui en y cherchant également la compensation des frustrations qu'il a connues dans d'autres domaines de sa vie. Tout ce qui a été dit de Garine et de Ferral s'applique aussi à Perken. Chez lui également, et avec plus d'intensité encore, la volonté de puissance s'allie au désir de liberté. Parmi tous les personnages du cycle oriental, il est, peut-être, allé le plus loin dans sa lutte contre le destin: il tente en effet d'étendre sa domination jusqu'à la mort. Pour le héros elle offre la chance de l'épreuve ultime où de manière la plus radicale qui soit, il peut affirmer sa puissance et sa dignité humaine. Il refuse de subir la mort et décide d'en faire un acte librement choisi. En faisant de la mort une affaire de volonté, il accomplit un acte suprême de liberté car il va à l'extrémité de

ses possibilités humaines. Mais le comportement de Perken touche au paradoxe: en devenant libre, il ne peut plus vivre sa liberté.

Du point de vue qui nous intéresse, Hemmerlich de *La Condition humaine* est assez exceptionnel. Il est le seul parmi les héros pour qui l'engagement dans l'action révolutionnaire n'est pas uniquement moyen pour atteindre la liberté. Il se sent libre déjà au milieu de cette action. Hemmerlich ne cherche pas à trouver dans le combat un refuge devant la hantise de l'absurde, il ne tente pas non plus de défier les lois du destin afin de prouver sa puissance et, par là, accéder à la liberté. C'est, peut-être, pour cette raison qu'il a pu la retrouver. Pour les autres personnages du cycle oriental la liberté demeure toujours une valeur désirée, mais jamais vraiment atteinte. Devant leurs yeux, elle semble se dessiner à la manière d'un horizon indiquant l'étape ultime de leurs efforts, mais horizon toujours fuyant, jamais accessible.

## WOLNOŚĆ W ŚWIECIE POWIEŚCIOWYM ANDRÉ MALRAUX

### STRESZCZENIE

Przedmiotem analizy jest problem wolności w trzech powieściach Malraux — *Zdobywcy*, *Droga królewska*, *Dola człowieka* — należących do tzw. cyklu orientального. W części wstępnej artykułu autorka dokonuje próby usytuowania Malraux i jego trzech powieści wobec twórczości literackiej współczesnych mu pisarzy, zaangażowanych, tak jak i on, w nurt problematyki społecznej, politycznej i moralnej właściwej dla Europy lat dwudziestych i trzydziestych. Jako autor powieści cyklu orientального należy on do kategorii tych pisarzy, którzy, w sytuacji powszechnego kryzysu wartości, usiłują nadać sens ludzkiej egzystencji. Proponuje on bowiem taki model życia, który określić można krótko jako nonkonformistyczny, odwołując się do wartości wspólnych dla humanistycznej tradycji Zachodu. Na drodze pisarskiego eksperymentu próbuje poddać je swoistej weryfikacji starając się wyłonić spośród nich system wartości autentycznych i trwałych. Zastanawiający jest tu fakt systematycznego pomijania przez pisarza kategorii wolności, która, z punktu widzenia etycznego, stanowi jedną z wartości naczelných. To milczenie ze strony pisarza pociągnęło za sobą milczenie nawet tych krytyków, którzy usiłowali zrekonstruować myśl etyczną Malraux.

Pragnąc wypełnić tę lukę autorka zwraca szczególną uwagę na specyficzny charakter postawionego problemu. Kategoria wolności nie jest zagadnieniem centralnym w trzech analizowanych powieściach, nie stanowi też przedmiotu dyskursywnych rozważań narratora bądź którejsz z postaci. Jest ona uwikłana w ludzkie działania stanowiąc ich ukrytą motywację. Chcąc więc określić, czym jest wolność w pojęciu Malraux i jakie jest jej miejsce w fikcyjnym świecie jego powieści, należy odnieść ją do innych funkcjonujących w nim wartości, a przede wszystkim do tej naczelnej antywartości, jaką jest w całym cyklu orientálním kategoria losu czy przeznaczenia.

Określa się ona w dwu płaszczyznach: biologicznej i metafizycznej. W płaszczyźnie biologicznej los zdeterminowany jest przez śmierć, a także wszystkie jej prefiguracje, jak choroba i proces starzenia się. W płaszczyźnie metafizycznej poprzez odczucie niezbywalnej samotności. Czynniki te określają sposób istnienia bohatera u Malraux. Istnienia, trzeba dodać, wyobcowanego. Jego bowiem przeżycie

świata jest przeżywaniem braku *par excellence*. Brak ów z kolei jawi mu się jako ontologiczna konieczność, która egzystencję pozbawia jakiegokolwiek znaczenia.

Lecz uświadomienie sobie nieodwołalnej zależności od praw losu staje się dla postaci Malraux punktem wyjścia szukania takich wartości, które byłyby zdolne nadać ich życiu sens. Wydaje im się, że wartości takie znajdują w działaniu, które wyraża się bądź w walce rewolucyjnej, bądź w awanturniczej przygodzie. Usiłują oni poprzez działania zakwestionować nieuchronność losu, by w ten sposób zaafirmować swą wolę i osiągnąć wolność, lecz z wyjątkiem jednej postaci (Hemmerlicha z *Doli człowieka*), której się to udało, jest ona im dana wyłącznie w poszukiwaniu, a nie w autentycznym przeżyciu. Wolność posiada tu status wartości upragnionej, do której się dąży i która wyznacza etyczny horyzont ludzkich wysiłków.

Barbara Labuda